

LES FRANCS-MAÇONS, DES LUMIÈRES À L'EMPIRE : UN EXEMPLE DE SOCIABILITÉ À LILLE, VALENCIENNES ET DUNKERQUE (1733-1815)

PAR
JOCELYNE BOURNONVILLE

licenciée ès lettres

INTRODUCTION

L'étude des francs-maçons de Lille, Valenciennes et Dunkerque répond à deux questions préalables : quel écho a pu faire à la franc-maçonnerie la région du nord de la France, qui se caractérise, au XVIII^e siècle, par une faible et lente réceptivité au mouvement des Lumières ? quelle fut la réalité sociale et professionnelle de ces maçons ?

SOURCES

Le principal fonds d'archives consulté a été le Fonds maçonnique de la Bibliothèque nationale issu, à la suite de l'interdiction de la maçonnerie par le gouvernement de Vichy, du dépôt des archives du Grand Orient. Les dossiers de loges, contenant surtout des tableaux de leurs membres et leur correspondance avec le Grand Orient y sont bien documentés pour Lille, Valenciennes et Dunkerque, surtout après 1780. A partir des noms ainsi recensés, le travail a ensuite consisté à rechercher dans les archives locales des traces des activités en tout genre exercées par les maçons.

Les Archives départementales du Nord ont fourni une autre partie importante de la documentation, en particulier les séries C (Intendance : archives de la chambre de commerce et juridiction consulaire), G (participation des maçons aux confréries religieuses), L (Révolution : listes des émigrés, des suspects, des membres des sociétés révolutionnaires), M, Q (Enregistrement : évaluation de

la fortune des maçons), ainsi que la série J qui contient les archives notariales de Lille et celles de quelques études valenciennes et dunkerquoises (inventaires après décès surtout).

Aux archives municipales des trois villes concernées, ont été dépouillées les séries correspondant aux mêmes centres d'intérêt que les séries départementales, ainsi que les registres d'état-civil et de capitation, et divers autres fonds locaux.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DES LOGES

CHAPITRE PREMIER

LA DIFFUSION MAÇONNIQUE

La date et les circonstances de l'apparition de la première loge à Dunkerque, qui deviendra par la suite l'« Amitié et Fraternité », sont encore de nos jours très controversées, principalement à cause de la disparition des documents. La date de 1721 avancée par certains reste incontrôlable. Quoi qu'il en soit, le Chapitre apparaît en 1743 et la loge reçoit en 1780 la « reconstitution » du Grand Orient, « pour prendre rang » en 1756. Ce n'est que sous l'Empire qu'« Amitié et Fraternité » revendique d'être la première loge de France.

Pour Valenciennes, si la date de création de la « Parfaite Union », 1733, est sûre, les circonstances n'en sont pas plus claires que pour la loge de Dunkerque. Il faut cependant souligner la présence dans les deux villes, vers 1721 et 1733, d'Anglais attirés à Dunkerque par la mise en application du traité d'Utrecht et, dans les environs de Valenciennes, par le commerce de la toile et la prospection minière : une part leur revient certainement dans l'apparition de la maçonnerie.

Dans les premiers temps de la maçonnerie, la région du Nord (délimitée entre la frontière des Pays-Bas autrichiens et une ligne Montreuil-sur-Mer — Aire — Cambrai) fait figure de pionnière, sous l'influence conjuguée de l'Angleterre, d'où vient la maçonnerie, des Pays-Bas autrichiens et des deux foyers précoces de Valenciennes et Dunkerque. De plus, la situation de frontière explique la présence de nombreux militaires, dont le rôle est indéniable. Jusqu'en 1780, une vingtaine de loges sont créées, représentant 12,6% des créations en France à cette date. Le mouvement se développe entre 1760 et 1780, mais il suit alors l'allure nationale. Enfin, vers la fin de l'Ancien Régime, le Nord se différencie complètement du reste de la France : dans les autres régions, les créations de loges sont en effet très nombreuses à la veille de la Révolution, alors que le rythme se ralentit sensiblement dans le Nord.

CHAPITRE II

LES LOGES SOUS L'ANCIEN RÉGIME

La maçonnerie est apparue à Lille en 1744. En 1766, une nouvelle loge prend forme, qui se révèle rapidement comme l'une des plus marquantes de la ville : les « Amis Réunis ». Peut-être pour mieux se défendre contre l'essor de cette loge, deux autres, de création antérieure, fusionnent en 1775 et prennent le nom d'« Heureuse Réunion ». Sous l'Ancien Régime, Lille compte quatre grandes loges : les « Amis Réunis », la « Fidélité », l'« Heureuse Réunion » et la « Modeste ». Pour une ville de cette importance, le bilan est faible. De plus, la vie maçonnique se trouve quelque peu bouleversée par la scission des Philalèthes, mouvement littéraire et scientifique issu de la loge des « Amis Réunis », qui abandonne bientôt la forme maçonnique pour devenir une académie ; la Révolution interrompt la procédure d'envoi des lettres patentes sanctionnant la création de cette dernière.

A la même époque, la vie maçonnique paraît plus paisible à Valenciennes : la décennie 1780 se caractérise à la fois par un rayonnement important de la loge la « Parfaite Union » (décelable par ses activités, son réseau de correspondance, les installations de loges qu'elle opère), et l'apparition, qui n'est pas sans susciter quelques heurts avec la plus ancienne loge de la ville, de « Saint-Jean-du-Désert », atelier composé de membres moins haut placés dans l'échelle sociale. Après des difficultés initiales, les deux ateliers coexistent sans problèmes jusqu'à la Révolution.

A Dunkerque, la mauvaise volonté montrée par « Amitié et Fraternité » à l'encontre des loges en formation dans la même ville ne désarme pas tout au long de l'Ancien Régime. Elle se manifeste à la fois contre la « Vertu », en 1781, puis contre la « Trinité », qui obtient, elle, le droit de cité en 1784. Comme à Valenciennes, la composition sociale des loges montre un élargissement de la maçonnerie vers les couches moyennes, voire encore plus basses de la société.

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION

De façon générale, la Révolution interrompt l'activité des loges du Nord, dès 1789 pour certaines, alors que d'autres se maintiennent jusqu'en 1793.

CHAPITRE IV

L'EMPIRE

La reprise du mouvement maçonnique à partir du Directoire s'effectue à des dates diverses. La loge la plus précoce est celle de « Saint-Jean-du-Désert » de Valenciennes, qui ouvre ses portes dès 1796 ; elle doit sa vitalité à la reprise tardive (1803) de la « Parfaite Union ». A Dunkerque, « Amitié et Fraternité » suit le mouvement en 1797 ; à Lille, les deux loges les « Amis Réunis » et la

« Fidélité » reprennent leurs activités en 1798. Ce sont les loges dont la composition sociale est la moins élevée qui sortent le plus tôt de leur sommeil.

La période de l'Empire se caractérise par l'absence totale de création de loges de quelque ampleur dans les trois villes considérées. A Lille et Valenciennes, on constate l'apparition fugace de deux nouvelles loges, mais leur existence est éphémère. Ce trait s'oppose à la situation des environs qui se couvrent de loges : tel est le cas à Saint-Amand, à Maubeuge, ou autour de Valenciennes. C'est donc que la maçonnerie, dans les trois villes-pôles, a atteint une certaine saturation.

Les archives maçonniques sont avares de renseignements sur les loges existant sous l'Empire : elles consistent surtout en tableaux de loges ou en correspondance souvent anodine avec le Grand Orient. Seule, la maçonnerie de Valenciennes connaît des difficultés financières, dues à une diminution du recrutement des deux loges en place. Si les tableaux affichent des effectifs impressionnants, les militaires, présents peu de temps en loge et gonflant artificiellement les listes de membres, y sont nombreux, de même que les membres correspondants. En réalité, le recrutement local s'appauvrit, d'où des problèmes de trésorerie ; de plus, la conscription frappe de plus en plus, et les loges doivent faire face à une baisse de la fréquentation : les deux loges valenciennoises fusionnent, non sans de nombreux désaccords, en 1810.

La vie maçonnique sous l'Ancien Régime et sous l'Empire à Lille, Valenciennes et Dunkerque ne présente guère d'originalité, en définitive, par rapport aux autres centres urbains de France. Elle n'est toutefois pas totalement identique de l'une à l'autre de ces trois villes. Si, en effet, les rapports avec le Grand Orient offrent souvent des similitudes (les loges ne font preuve d'aucune hostilité latente envers l'organisme central et peuvent lui demander consignes et conseils, bien que le don gratuit ne soit pas toujours versé), si leurs dénonciations des abus maçonniques répondent à des vues générales, les travaux maçonniques ne revêtent pas partout la même qualité, du moins autant qu'on en puisse juger d'après les archives conservées. La « Parfaite Union » de Valenciennes sous l'Ancien Régime, par la qualité de ses travaux dont témoigne son rayonnement extérieur, fait plutôt figure d'exception, sorte de « petit bijou » maçonnique dans cette province septentrionale. Les autres loges suivent beaucoup plus « anonymement » le mouvement général, marqué parfois par des abus des hauts grades ou de cérémonial, sans que les travaux intellectuels se distinguent très bien d'un mode de sociabilité.

DEUXIÈME PARTIE

FRANC-MAÇONNERIE, POUVOIRS ET SOCIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

SOCIOLOGIE DU RECRUTEMENT MAÇONNIQUE

Tant sous l'Ancien Régime que sous l'Empire, les critères financiers d'accès aux loges se révèlent assez exigeants, d'autant que les prix de grades ou de réception ne firent qu'augmenter pendant toute la période. Sous l'Ancien Régime, les frais d'admission dans une loge représentaient ce que versait un subdélégué de l'intendant pour la capitation (quatre-vingts livres). De tels prix limitaient donc l'accès aux loges à une frange relativement aisée de la population.

On constate en premier lieu que les loges du Nord ne comptent pratiquement pas d'ecclésiastiques (deux au maximum dans certaines loges de Lille). La Contre-Réforme catholique, si profondément ancrée dans les provinces du Nord, est la source principale de ce refus massif des ecclésiastiques à l'égard du mouvement maçonnique. Le second ordre n'est guère plus représenté. Il ne fournit que quelques maçons par loge. Si la ville où les maçons nobles sont les plus nombreux est certainement Valenciennes, c'est aussi celle où ceux-ci sont le plus cultivés, preuve d'une réticence assez générale de la classe dirigeante envers les loges.

Dans presque toutes les loges, les négociants dominent les effectifs.

Les loges ne présentent pas toutes, il s'en faut de beaucoup, la même composition sociale : si, à l'intérieur de chaque ville, l'existence de plusieurs loges correspond à des recrutements différents (l'une reçoit les hauts administrateurs royaux ou locaux, l'autre de petits marchands, des artistes et de modestes employés), les loges dont le public est le plus élevé socialement ne se ressemblent pas non plus d'une ville à l'autre. Le recrutement, tout en obéissant à un certain nombre de règles plus ou moins tacites (exclusion des serviteurs, des musiciens, des comédiens, sans que les loges s'opposent à cette sélection), suit les particularismes de chaque ville.

CHAPITRE II

LES FRANCS-MAÇONS DANS LA VIE PUBLIQUE

Les rapports entre les loges et les pouvoirs locaux, intendants ou magistrats, n'ont jamais été conflictuels : aucune mention de la maçonnerie n'apparaît dans la correspondance des intendants ; la participation des membres du Magistrat aux loges est faible mais réelle.

L'Eglise, en la personne de ses dirigeants, n'a jamais manifesté d'hostilité particulière envers les loges. L'animosité de celle-ci est plutôt venue de ses fidèles, encore qu'un seul cas en fournisse l'exemple : les Récollets de Lille s'opposent à la célébration de l'office funèbre de l'un des frères à cause de sa qualité de franc-maçon. Réciproquement, les maçons du Nord sont catholiques, et, partant, ne sont pas hostiles à l'Eglise, comme en témoignent de multiples preuves au sein même de la vie des loges.

Sous l'Ancien Régime, les francs-maçons respectent l'article des *Règlements généraux* de l'Ordre qui préconise le silence sur des sujets tels que le roi, l'Etat ou Dieu. Ils se contentent de manifester leur joie à la naissance du Dauphin.

Sous l'Empire, leur comportement est radicalement différent. Ils prennent alors totalement parti pour l'Empereur : c'est le seul moyen pour eux d'être acceptés, puisque Napoléon tolère seulement l'institution et pourrait l'interdire à tout moment. L'exemple des maçons d'« Amitié et Fraternité » de Dunkerque illustre parfaitement cette apparence de dévouement envers le premier consul en 1801 ; ils approuveront sans réserve et sans scrupules le retour au pouvoir des Bourbons.

Les francs-maçons considèrent le profane comme un étranger à qui l'on doit tout taire de l'institution. Les candidatures sont minutieusement examinées (même si, de fait, les initiations se multiplient sous l'Empire), sous l'angle de deux critères primordiaux : la probité et la vertu sociale. Dans les trois villes concernées dans cette étude, la société locale ne manifeste aucun geste d'hostilité envers les maçons. Bien plus, à Valenciennes, la bonne entente règne entre les deux mondes.

CHAPITRE III

LES RÉACTIONS INDIVIDUELLES FACE À LA RÉVOLUTION

Les réactions individuelles des maçons face à la Révolution n'obéit à aucun mouvement d'ensemble et leur diversité montre l'absence de directives générales. Environ un tiers des maçons a émigré, un autre tiers a pris parti pour la Révolution, alors que le reste demeure, semble-t-il, assez indifférent. Le département du Nord a compté plusieurs députés francs-maçons : A. Prouveur de Pont, C. Aubepin, F.R. Devinck-Thierry, G.S. Lesage-Sénault, P. Herwyn de Névèle et J. Emmery. Cependant, beaucoup d'entre eux n'ont tenu qu'un rôle mineur au sein des assemblées ; seuls Emmery et Lesage-Sénault se firent remarquer (le dernier fut l'un des rares à s'opposer au coup d'État du 18 brumaire).

L'étude du comportement des ecclésiastiques francs-maçons lillois pendant la Révolution est révélatrice du malaise que traduisait leur appartenance à l'Ordre. Le faible effectif des religieux qui fréquentait les loges de Lille se signale par une réaction enthousiaste à la Révolution, les uns abandonnant totalement l'état ecclésiastique, d'autres devenant curés constitutionnels. Cette attitude confirme que leur participation aux activités maçonniques peut être interprétée comme la manifestation d'un état d'esprit spécifique, d'une recherche d'un « autre monde ».

CHAPITRE IV

LES DESTINÉES INDIVIDUELLES

La réalité sociale des francs-maçons est très variée, bien que la majorité d'entre eux appartienne à des groupes socio-professionnels bien définis. Les Valenciennois de la « Parfaite Union » sont issus pour la plupart de grandes familles, souvent riches et reconnues dans la cité.

Le cas des négociants est particulièrement intéressant, puisque pour beaucoup, leur entrée en maçonnerie correspond plus ou moins à une ascension sociale que concrétise leur participation à des organismes tels que la chambre de com-

merce, et à la gestion d'hôpitaux ou de monts-de-piété ; l'étude de leur état civil montre également souvent une condition sociale plus élevée que celle de leurs parents.

Replacer les maçons dans leur milieu professionnel et quotidien impose d'étudier les fortunes. Analysées essentiellement à partir des archives de l'Enregistrement, celles-ci révèlent une grande diversité, allant du médecin démuné au riche directeur des mines d'Anzin, propriétaire de presque cent hectares de terre. La fortune moyenne des maçons dont il a été retrouvé trace s'élève à 73 000 francs environ. Les éléments de fortune consistent souvent en un riche mobilier, en biens immobiliers (même les plus pauvres sont propriétaires de leur maison) et, fréquemment, en terres. Cette structure est donc assez traditionnelle ; elle est plus proche de la composition des fortunes d'Ancien Régime qu'elle n'annonce celle du XIX^e siècle.

TROISIÈME PARTIE

FRANC-MAÇONNERIE, CULTURE ET SOCIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

UNE SOCIABILITÉ MAÇONNIQUE

La sociabilité maçonnique est principalement, jusqu'en 1815, urbaine et masculine. Les noms des loges fournissent des indices sur les motivations des fondateurs : dans les trois villes de Lille, Valenciennes et Dunkerque, ils renvoient surtout à la notion de sociabilité (la « Parfaite Union », l'« Heureuse Réunion », les « Amis Réunis », l'« Union Indissoluble ») ou à des vertus d'une morale éclairée (la « Vertu Triomphante », « Amitié et Fraternité », la « Modeste », la « Fidélité »). Peu d'entre eux appartiennent au registre religieux (« Saint-Jean-du-Désert » et la « Trinité »), aucun ne se rattache au domaine politique ou encyclopédique.

Le noyau de la sociabilité maçonnique semble se composer d'éléments qui s'intègrent dans le réseau de relations urbaines. D'une part, les loges comptent fréquemment plusieurs membres d'une même famille, qui entrent en maçonnerie ou en sortent souvent au même moment, phénomène laissant entendre qu'on devient couramment maçon avec le soutien d'un frère ou d'un ami (la proximité, entre associés par exemple, peut jouer également). D'autre part, la maçonnerie reprend à son profit les relations de voisinage ou de quartier qui unissent les membres à l'extérieur de la loge ; on observe par ailleurs que nombre de frères se sont connus au collège, dans leur jeunesse : au-delà d'une culture commune, c'est la poursuite plus approfondie de relations déjà existantes que signifie ici la maçonnerie.

L'aire de l'origine géographique des maçons indique, en outre, le degré d'ouverture du milieu maçonnique. Si, de toute évidence, les natifs de la ville

où se situe la loge sont en nombre dominant, beaucoup de maçons viennent d'une agglomération assez éloignée (du fait des déplacements des négociants et des mutations des administrateurs).

L'âge des maçons est plus élevé, en moyenne, sous l'Empire que sous l'Ancien Régime ; d'autre part, la moyenne d'âge diffère souvent d'une loge à l'autre. La notion d'âge intervient donc dans le choix d'une loge et dans la nature de la sociabilité maçonnique.

A une fréquence de réunion pourtant relativement faible (deux tenues par mois), les maçons répondent en général assez mal : l'absentéisme est la plaie de la maçonnerie, tant sous l'Ancien Régime que sous l'Empire. La fréquentation, indice de l'intérêt des maçons, peut être étudiée grâce aux livres d'architecture (comptes rendus des séances). En 1787, la grande majorité des membres d'une loge telle qu'« Amitié et Fraternité » de Dunkerque n'assiste qu'à un quart des tenues de l'année (quinze tenues sur soixante-deux). Par ailleurs, la moitié de l'effectif d'une loge reste stable d'une année sur l'autre : la durée moyenne d'assiduité pour un maçon d'Ancien Régime s'élève à 3,9 ans et passe à 4,3 ans sous l'Empire. Toutefois, le nombre d'« étoiles filantes » (maçons qui ne demeurent qu'un an en loge) devient beaucoup plus important sous l'Empire.

Au sein de la société, la franc-maçonnerie se révèle un mode de sociabilité à part. En effet, si, sous l'Ancien Régime, de nombreux maçons fréquentent les confréries religieuses (indice supplémentaire de leur attachement à la religion), les francs-maçons n'ont jamais beaucoup participé aux autres modes de sociabilité intellectuelle que leur ville leur propose : la participation des Valenciennois à la Société royale d'agriculture ou au Comité des Aristophiles est négligeable ; elle est due souvent aux fonctions professionnelles des quelques maçons concernés, plus qu'à leur initiative personnelle. De même à Dunkerque, aucun frère ne participe à la société littéraire. A Lille, le cas des Philalèthes paraît quelque peu différent, puisque ce sont des maçons qui sont à l'origine du groupement. Il faut probablement attribuer ce refus massif à la très relative perméabilité de la région à la pensée des Lumières, ainsi qu'à l'interprétation, par les maçons, de la maçonnerie essentiellement en tant que mode de sociabilité qui, satisfaisant leur besoin en la matière, ne demande par ailleurs pas trop d'investissement personnel.

CHAPITRE II

UNE CULTURE MAÇONNIQUE ?

L'étude de la formation intellectuelle des maçons du Nord passe par celle des collèges des trois villes, mais se heurte à la disparition des registres d'inscription. Néanmoins les listes d'élèves lauréats renseignent sur le séjour des futurs francs-maçons dans les collèges et, principalement, à Lille dans celui des Augustins. C'étaient de brillants élèves, puisque plusieurs d'entre eux figurent sur les listes des lauréats, imprégnés d'une culture classique où le latin prédominait.

Les discours des maçons, leurs chansons en loge, leurs actions de bienfaisance et leurs bibliothèques montrent l'influence des idées des Lumières.

Les maçons, en effet, ne perdent pas une occasion de prononcer des discours, ceux-ci se situant très souvent dans un contexte de fête. Aussi l'orateur

proclame-t-il sa joie, sa satisfaction et son bonheur d'être maçon : c'est le thème qui domine dans toutes les allocutions, se poursuivant en louange de l'institution. Par l'expression de ce bonheur, le discours maçonnique participe de l'optimisme général de l'époque des Lumières. Le maçon se définit avant tout comme un être différent, doué de vertus sociales ; la franc-maçonnerie est perçue par certains comme une véritable religion et par tous comme une morale. Les bases de la maçonnerie sont donc la vertu, la fraternité et les Lumières ; la notion d'utilité sociale intervient également de façon constante. Révélateurs d'une sensibilité omniprésente, les discours maçonniques sont imprégnés des grands thèmes de la littérature contemporaine ; quant au vocabulaire des Lumières, il rencontre un certain écho chez les orateurs.

La bienfaisance, vertu du XVIII^e siècle par excellence, est constamment évoquée en loge, et ses principes mis en pratique de multiples façons. Il est cependant difficile de distinguer, dans cette habitude, la part de la maçonnerie de celle de la tradition flamande et hennuyère.

On peut connaître les lectures de vingt maçons et les inventaires des bibliothèques de six d'entre eux ont été conservés. Première constatation : un très faible nombre de livres maçonniques entrent dans la composition de ces bibliothèques. Le Dunkerquois Taverne de Nieppe qui possède deux livres sur l'histoire de la maçonnerie (sur un total de mille soixante-deux), fait figure d'exception, mis à part deux autres de ses confrères qui empruntent un livre maçonnique à la bibliothèque publique de la collégiale Saint-Pierre de Lille, et surtout Gabriel Hécart dont la collection de production maçonnique est impressionnante. Soit donc les maçons ne cherchaient pas à approfondir les instructions reçues en loge, soit les ateliers maçonniques reprenaient, au décès de l'un des leurs, tous les attributs (bijoux, livres) que celui-ci pouvait posséder chez lui, pour éviter indiscretions et « profanation ».

Quoique fortement imprégnés de sentiment religieux, les maçons ne possèdent qu'assez peu de livres de religion. Si les livres de droit prédominent chez les juristes, on observe la quasi-absence de traités de commerce chez les négociants. C'est, en fait, la littérature qui remporte les suffrages des maçons et, avant tout, les auteurs contemporains, car la littérature antique est assez peu représentée, surtout en langue originale. De même dans le domaine historique, prédominent les ouvrages qui traitent de l'actualité, principalement des débuts de la Révolution. Enfin, les sciences, en particulier les sciences naturelles, sont l'objet d'une grande attention.

Si les livres marquants des Lumières ne représentent pas un pourcentage considérable, leur présence est déjà un repère important, dans une région où celles-ci n'ont pénétré que lentement. Rousseau, Voltaire et l'*Encyclopédie* figurent dans la plupart des bibliothèques.

Les francs-maçons sont souvent sensibles aux œuvres d'art : les inventaires révèlent la présence de nombreux tableaux ou gravures, autant dans les demeures des maçons qui possèdent une bibliothèque que chez certains autres qui ne détiennent pourtant que peu ou pas de livres. Il est impossible, par manque d'information, de déterminer si les maçons ont exercé une quelconque action de mécénat ou s'ils ne collectionnaient qu'en fonction d'un goût purement personnel.

Les loges de Lille, principalement, mais aussi celles de Valenciennes et Dunkerque ont compté parmi leurs membres des artistes, personnages modestes pour la plupart et sans renom, même au sein de leur propre ville. Rien dans la pro-

duction de ceux-ci, y compris chez les plus réputés (Cadet de Beaupré, Momal ou Corbet), ne permet de déceler une quelconque influence de la maçonnerie.

CONCLUSION

Les francs-maçons du Nord se caractérisent par leur diversité, tant dans les destinées individuelles que dans la vie professionnelle, tant sur le plan des fortunes, que dans le domaine de la culture. Ils ont subi l'influence des Lumières, même si celles-ci ne pénétrèrent que lentement dans ces provinces. Ils recherchent avant tout dans la maçonnerie un mode particulier de sociabilité, laïc et masculin, qui n'exige pas un investissement intellectuel trop important.
